

« J'ai essayé d'être moi ».

Du fond des ruines de sa mémoire, du naufrage de son intelligence, c'est à peu près la phrase qu'Amélie avait réussi à articuler lors de la visite précédente d'Isidore. Du tréfonds de sa torpeur, cette parole avait surgi comme un marmonnement.

Le visage illuminé d'un rayon de soleil printanier, toute menue dans cet immense fauteuil, frêle comme un oisillon perdu, elle avait reconnu Camille, sa petite fille, désormais une jeune femme de vingt ans dès son entrée dans la grande salle peuplée des autres pensionnaires. Elle l'avait accueillie avec les yeux brillants. Puis, en tête à tête, difficilement, elle avait esquissé les gestes de main qu'elle traçait sur son visage d'enfant en lui marmonnant la comptine d'autrefois : « Beau front, beaux yeux, nez de cancan, bouche d'argent, menton fleuri, kirikiki. », lui demandant par signes cabalistiques de la rejouer maintenant sur sa figure à elle, comme s'il s'agissait d'une formule magique, d'un mantra, qui pourrait ranimer son entendement, redonner l'agilité à son esprit.

Curieusement tout ce qu'elle tentait de dire et qui se perdait en bribes inchoatives qu'elle répétait souvent en martelant doucement les syllabes, se comprenait pourtant avec évidence. De ses phrases inachevées, ponctuées de baisers qu'elle envoyait ou posait sur la main de Camille, les mots étranges sonnaient comme dans les poèmes qu'elle écrivait jadis, et se suffisaient presque à eux-mêmes pour dire l'essence de quelque chose qu'on saisissait avec intensité mais qu'on oubliait aussitôt. Elle donnait l'impression de parler depuis un monde lointain, rempli de beautés, mais inaccessible.

Paradoxalement le dépouillement total de son esprit, jadis si vif, la disparition de toute parure intellectuelle faisait briller d'un éclat plus vif encore le métal de son être profond. Isidore se souvenait d'un spectacle de flamenco qu'il avait vu vingt ans plus tôt à Madrid, à la fin duquel le silence et l'immobilité du danseur exprimait plus intensément encore la pulsation du mouvement et de la musique qui les avait précédés. En voyant ainsi le lien vital qui unissait la grand-mère à sa petite-fille, il pensait aussi à une infinité de poupées russes s'ouvrant, toujours et encore, sur une nouvelle petite commère. Toute femme ne sortait-elle pas d'une autre femme, et ainsi de suite, en ligne directe depuis la nuit des temps ? En comparaison, chaque homme n'était-il pas qu'une simple éjection de cette filiation fondamentale ? Et le virilisme n'était-il pas tout bonnement une vengeance amère et stupide de vaincus contre cette supériorité et cet état de fait irrémédiable ?

Le spectacle de Marthe, sa mère, était tout différent pour Isidore. Donnée mourante trois mois auparavant, à la suite, avait dit le médecin, d'une ischémie qui avait brusquement fait chuter sa tension artérielle à 6, elle avait repris du poil de la bête. Mais le gisement d'énergie vitale inépuisable qu'elle semblait encore posséder commençait à donner des signes de tarissement et surtout ne disposait plus, pour son exploitation, que d'un outillage mental déclinant. Elle semblait plutôt le jouet d'une force d'inertie entretenue par l'accompagnement attentif de ses proches et du personnel de la maison de retraite. « J'ai hâte de m'en aller », avait-elle répété à plusieurs reprises, mais elle était toujours là, agonisante maintenant.

Elle avait désormais bouclé un cycle entier des saisons dans cette maison, à la suite d'un AVC qui rendait impossible le maintien dans son appartement. La perte de sa liberté l'avait plongée dans une tristesse d'autant plus profonde que, si sa vitalité l'avait jusqu'alors prémunie contre une mélancolie congénitale, responsable de tous les drames et suicides familiaux, au moment où la force la lâchait, elle se trouvait à son tour rattrapée par la dépression. Par moments la colère lui avait permis de recharger ses accus. Mais en une année, elle avait sombré dans la morosité.

La religion qui semblait centrale dans sa vie avait maintenant disparu de son champ de vision. Elle avait même déclaré à Isidore qu'à vrai dire, elle n'avait jamais été très pieuse. Mais comme sa foi de

convertie avait pris comme modèle celle, soudaine, de Saint Paul sur le chemin de Damas, affermie solidement ensuite par le chant grégorien, elle campait sur une posture, somme toute, très volontariste qu'une baisse d'énergie rendait maintenant impossible à tenir. Et puis, lorsque l'échéance ultime se rapproche, toute croyance apparaît sans doute trop humaine, trop superstitieuse peut-être, trop terrestre en tous cas, en regard du grand dessaisissement vers lequel on s'achemine. D'ailleurs, Jésus lui-même (qui avait pourtant des relations) ne s'était-il pas senti envahi par le doute et l'abandon au moment de mourir. Cette épreuve de pauvreté extrême est le passage obligé et on ne peut le franchir que seul. Personne ne peut mourir avec quelqu'un d'autre, et encore moins à sa place. L'agonie est forcément un travail solitaire, une traversée de la désolation, une expérience intense de tristesse. Les yeux de sa mère étaient mouillés d'une larme très fine, différente des petites sécrétions qui embuaient sa vue les derniers jours.

Fallait-il l'accompagner ? Rester près d'elle ? Isidore se demandait si sa présence ne relançait pas la machine, alors que son souhait à elle serait de l'arrêter et de partir. Seulement on se sait jamais quand la mort intervient et il y a beaucoup de faux-départs. On l'avait bien crue mourante trois mois auparavant... Mais il se sentait aussi coupable de la laisser, de souhaiter finalement sa mort, pour ainsi dire. Pour qu'on en finisse. Une bonne fois pour toute. Le bon compromis serait de la laisser sous écoute, sous la surveillance d'une machine qui permettrait de l'entendre et de pouvoir accourir au moment où... Un peu comme les audiophones dans la chambre des bébés qui permettent aux parents d'intervenir en cas de besoin. Il n'avait jamais voulu en mettre un dans la chambre de Camille, considérant que c'était de l'espionnage et, même pour un nourrisson, une violation de son intimité. En plus, s'il se sentait épié, le tout petit est pris dans une dépendance qui l'empêche de conquérir son autonomie. Les très vieilles personnes et les tout jeunes enfants se trouvaient dans une situation existentielle assez similaire finalement, pensait-il, et la question de la solitude se posait avec toute son intensité au début et à la fin de la vie. On naît seul et on meurt seul. Entre les deux, normalement, on a de la compagnie.

Le premier été où leur bébé Camille commençait à marcher, Isidore et Myriam avaient loué une petite maison au bord de la mer, près de Paimpol. Les propriétaires vivaient dans tout à côté avec la très vieille grand-mère, dont l'épuisement annonçait qu'elle était manifestement sur le départ. En tiers un peu exclus, malgré tout, les jeunes parents avaient été témoins du lien qui s'était établi entre la très vieille dame et leur bébé tout neuf. Comme si l'une se savait en partance pour un ailleurs d'où l'autre venait tout juste d'arriver. C'étaient des regards d'une totale complicité qui n'avaient rien à voir avec ceux échangés par Camille avec sa maman ou son papa, et qui illuminaient soudain l'apathie dans laquelle l'ancêtre passait ses journées, ponctuant ses silences d'un : « Y a pas qu'à l'Arcouest qu'y a des vedettes ». Jeu de miroir des premiers mois et des derniers.